



littérature



Quatre voix du Maghreb

Sur la plage
de Rocher Noir,
aujourd'hui
Boumerdès, 1961.
© COLL. PATRICK MESSIER/
GAMMS-RAPHO

Les romanciers maghrébins, de Kateb Yacine à Mohammed Choukri en passant par Mohammed Dib, ont souvent fait l'objet de substantiels hommages en revue. On connaissait par exemple les 173 pages ferventes du dossier « À propos de Mohammed Khaïr-Eddine », le romancier d'Agadir¹, dans le n° 12 de la revue *Préau des collines* (mai 2011). D'autres revues, en France, au Maroc, en Algérie et jusqu'en Amérique du Nord, ont consacré leur fronton à l'étude de l'œuvre de tel ou tel écrivain maghrébin, tous poètes ou romanciers à la notoriété bien établie.

« J'ai l'univers entier dans ma tête »

Le mérite de la revue tangéroise *Nejma* est de ne pas se borner à saluer des œuvres largement connues. Le choix de réaliser un numéro entier autour de l'œuvre du poète, cinéaste et romancier que fut Ahmed Bouanani (1938-2011) est d'autant plus justifié que c'est Touda, fille de l'écrivain, qui s'est attelée à prodiguer des textes et des documents iconographiques inédits et à réunir des contributeurs pertinents. Ce neuvième numéro d'une revue déjà remarquée pour avoir salué très attentivement les œuvres de Paul Bowles, Jean Genet, Mohamed Choukri et Mohammed Khaïr-Eddine s'emploie à éclairer toutes les facettes de l'activité créatrice d'Ahmed Bouanani. De lui, on connaît désormais un roman, *L'Hopital*², réédité chez Verdier en 2012 après une parution-disparition marocaine en 1990,

Quatre voix et un presque unisson, avec le numéro que la revue *Nejma* consacre à Ahmed Bouanani ; *Un joli chat blanc marche derrière moi* de Youssef Fadel, fable grimaçante au pays du despotisme ; et le percutant *Meursault, contre-enquête* de Kamel Daoud, contrepoin à *L'Étranger* de Camus. Seule fausse note : le dernier roman « abracadabrantesque » d'Ali Bécheur.

et les poèmes de *Territoire de l'instant*, parus en 2000, en regard des photographies de Daoud Aoulad Syad, aux éditions de l'Œil et à La Croisée des Chemins.

Bouanani exprimait en 1995, dans un texte intitulé *Écrire comme on parle*, une angoisse qui saisit au Maroc plus d'un locuteur et nombre d'écrivains³ : « Nous devenons, de jour en jour, écrivait-il, plus analphabètes que la veille. Nous ne savons plus nommer les choses, les plantes, les animaux. En gastronomie, par exemple, le cauchemar est vivant. Qui pourrait donner aux ingrédients leur nom vernaculaire ? Qui pourrait comprendre, déchiffrer, la grande poésie antéislamique sans avoir recours aux lexiques et aux dictionnaires ? » On mesurera le courage de ses convictions en se demandant qui reprendrait aujourd'hui sa déclaration emblématique : « Un film qui n'est pas nécessaire, un film qui ne s'enracine pas profondément dans nos réalités, ne m'intéresse pas ! » Capable de se passionner autant pour l'héritage amazigh que pour le pionnier du cinéma marocain que fut Mohamed Ousfour, Ahmed Bouanani, « mémorialiste d'un cinéma sans mémoire » selon Mohamed Jibril, pouvait tout aussi bien considérer sans illusion le paysage littéraire, avec ses têtes de gondoles et ses professionnels de la malédiction tonitrueuse. Il y tint plutôt le rôle de l'anachorète généreux, lui qui écrivait : « Pour moi, toutes les langues sont étrangères. Elles ressemblent [...] à des mustangs sauvages qu'il faut dresser. Je vous laisse imaginer le rodéo. »

Son ami Abdallah Stouky écrit justement de Bouanani qu'il « restait ce qu'il était devenu. C'est-à-dire une usine à turbines imaginatives qui produit du combustible à usage ardent multiple ». En effet, Bouanani aura été aussi fécond que discret. Et voici que les entraves qu'il connut de son vivant se trouvent aujourd'hui unanimement dénoncées, tandis que paraît ce florilège d'inédits et d'hommages et que commence seulement l'inventaire passionné de son œuvre. On découvre une nouvelle déchirante, *La Maison de Mokrane*, sur le thème de la spoliation, et une « lettre de l'hôpital » à son épouse Naïma : « Ma vie s'arrête et j'ai l'univers entier dans ma tête. » Touda évoque les films de son père, les talents d'actrice, de décoratrice, de costumière

1. Seuil, 1967.

2. Cf. *Qantara* n° 87, printemps 2013, p. 74.

3. Et trouve un écho dans l'ouvrage de Jalal Toufic *Le Retrait de la tradition suite au désastre démesuré*, trad. par Omar Berrada et Ninon Vinsonneau, éd. Les Prairies ordinaires, 2011.

des idées et des livres

de sa mère et « le regard des enfants et des adolescents de Salé » devant lesquels fut projeté *Tarfaya* ou la marche d'un poète. Il y a décidément quelque chose de miraculeux dans cette « résurrection », dont on mesure ce qu'elle doit à l'amour filial : avoir su déplacer des montagnes d'indifférence.

Verve, simplicité, efficacité

Un joli chat blanc marche derrière moi, le premier des romans de Youssef Fadel à paraître en France, se lit d'une traite. L'intérêt du lecteur ne faiblit pas tout au long des 265 pages d'une fable intelligemment distillée et dont l'ambition est autant de témoigner que de distraire. Voici une élégante traduction de l'arabe (Maroc) par Philippe Vigreux, qui s'était déjà illustré, pour ce qui est du domaine marocain, en traduisant *Les Voisines D'Abou Moussa* d'Ahmed Toufiq ainsi que, du même, *L'Arbre et la lune*⁴.

Youssef Fadel est un auteur de théâtre, dont on a traduit *Les Enfants du pays* et *Je traverse une forêt noire*⁵, et un romancier qui a lui-même participé à la traduction de son roman *Haschich*⁶. Des personnages assaillis d'inquiétudes nous y étaient montrés comme englués dans une sorte de fatalité ambiguë. La désespérance n'était pas loin, mais ce qui frappait, c'est le don que possède Fadel de ne pas mépriser les individus dont il se mêle de conter les épreuves ou les errements. Cette générosité sans mièvrerie se retrouve dans *Un joli chat blanc*... où la raillerie n'interdit pas l'émotion.

S'entretenant avec Dominique Caubet dans *Les Mots du bled*⁷, Fadel expliquait écrire en darija, l'arabe dialectal marocain, « parce que ça sort mieux ». En tous les cas, ce qui séduit à la lecture d'*Un joli chat blanc*... c'est une impression de naturel qui concourt à augmenter la vraisemblance du récit. Youssef Fadel est décidément l'ennemi des phrases chichiteuses ou amphigouriques – et l'homme d'une simplicité qui fait désespérément défaut à un Ali Bècheur dans le *Chems Palace* qu'il vient de faire paraître chez Elyzad. Il s'exprime clairement, et les protagonistes qu'il met en scène ne nous paraissent pas engoncés dans un discours superfétatoire auquel ils tâcheraient vainement d'échapper.

À lire le dernier roman de Fadel, on apprend beaucoup sur la société marocaine des années 80 et au-delà. Son petit chat blanc en a gros sur le cœur, mais il apparaît que Fadel, à la dérélition, préfère la dérision voire la tendresse blessée. Et parce que les deux héros malgré eux sont un fou du roi et son fils contestataire envoyé sous les drapeaux, le romancier joue habilement d'un contraste séduisant, mais sans abuser des ficelles du manichéisme. Le résultat est que l'on croit à ce qu'on lit, satisfaction qui nous a été constamment refusée avec *Chems Palace* de Bècheur, où un autre contraste – l'instituteur retraité retrouvant dans son oasis tunisienne un ancien élève devenu richard tout-puissant – aurait pu tenir en haleine. Au lieu de quoi, c'est un récit abracadabrant qui nous est asséné dans une langue qui se veut recherchée et donne constamment dans l'incongru. Le romancier s'est ici tout simplement saoulé de mots ! On lui préfère la simplicité efficace et souvent pleine de

verve qui est la marque de Youssef Fadel. Lequel démonte la boîte noire des comportements des puissants comme des anéantis sans se départir de l'éventuelle innocence du joueur de flûte. Or, sa prose affronte quelques abîmes et sa plume n'en sort pas brisée. Le lecteur a tout simplement l'impression d'avoir été respecté.

« L'absurde comme capital, comme dignité »

Il n'y a pas moins de grâce et tout autant de gravité dans le roman si original de Kamel Daoud, journaliste au *Quotidien d'Oran* qui vient de publier *Meursault, contre-enquête* sous une pluie d'éloges mérités. Avec une vraie finesse et une constance impressionnante, Daoud a entrepris de donner un nom et des proches à « l'Arabe » du fameux roman d'Albert Camus *L'Étranger*, paru en 1942, soit vingt-huit ans avant sa propre naissance à Mostaganem.

Kamel Daoud a le courage d'affronter le livre d'Albert Camus avec tout son ressenti d'Algérien du XXI^e siècle, toute sa passion pour la littérature et toute sa stupéfaction devant les gouffres qui se creusent entre les individus et leurs rêves. « Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur », dit Meursault dans *L'Étranger*. Soixante-dix ans après le crime, c'est un vieil homme qui nous parle dans *Meursault, contre-enquête*. Haroun était le jeune frère de la victime assassinée sur une plage algéroise, hanté par le livre qui refuse à son frère un prénom, l'appelant vingt-cinq fois « l'Arabe ». Haroun va nous apprendre que le mort sans sépulture s'appelait Moussa, et faire aussi entrer dans notre mémoire qu'il avait une mère.

Kamel Daoud a pu dire : « Ce qui m'a aidé chez Camus, c'est de redécouvrir l'absurde, comme capital, comme dignité. » Il mène sa contre-enquête avec nerf et passion. Son roman dans le roman camusien ouvre une brèche remarquable dans les incompréhensions et les rancunes qui perdurent. C'est parce qu'il veut se connaître lui-même et comprendre son pays, l'embrasser dans ses malheurs et ses beautés qu'il parvient à donner aux personnages de son livre une consistance irrévocable, bien que sa prose soit moins coupante que celle de Camus.

Meursault, contre-enquête restera comme une méditation remarquablement loyale sur l'image que les Algériens donnent d'eux-mêmes. C'est un livre ambitieux et un pari plus qu'habilement tenu. Si l'on voulait améliorer la connaissance et la compréhension mutuelle entre les deux rives de la Méditerranée, il suffirait, se dit-on presque après avoir relu *L'Étranger* et découvert *Meursault, contre-enquête*, de mettre ces deux ouvrages au programme du baccalauréat en France et en Algérie. C'est le rêve un peu fou qu'aurait caressé Kamel Daoud s'il était un rêveur. Ne se contentant pas de rêver, il a écrit un roman dont le pouvoir de réconciliation lucide a quelque chose d'impressionnant, comme si, sous les vapeurs étouffantes de l'absurde, demeurait la possibilité de l'intelligence face à l'inintelligible. ●

Salim Jay est écrivain et vient de publier chez Fayard
Merci Roland Topor

« Ahmed Bouanani », *Nejma. Revue littéraire* n° 9, printemps 2014, Librairie des Colonnes éditions, Tanger, 15 €

Un joli chat blanc marche derrière moi par Youssef Fadel, *Sinbad/Actes Sud*, 2014, 22,80 €

Chems Palace par Ali Bècheur, *Elyzad*, 2014, 19,90 €

Meursault, contre-enquête par Kamel Daoud, *Barzak, Alger*, et *Actes Sud*, 2014, 19 €

4. Respectivement parus chez Michel de Maule en 2007 et chez Phébus en 2002.

5. Respectivement parus chez Acoria en 2000 et aux Éditions théâtrales en 2002.

6. *Haschich*, trad. d'Huguette Devaillère et Francis Gouin, *Média Plus*, Constantine, 2008 ; *Afrique Orient*, Casablanca, 2011.

7. L'Harmattan, 2004.